

Image de l'infini

Eden Ice

C'est en découvrant le manège forain qu'elle comprit qu'elle aurait dû refuser...

Le carrousel lui avait d'abord paru d'une allure curieuse, intrigante - une odeur grise, de poussière, comme un enchantement. Les parois aux teintes roses et pâles rappelaient les images enfantines, nébuleuses anciennes dont le parfum était celui de l'été. Quelques dessins sur le toit, aux motifs s'évanouissant. Les couleurs frémissaient sous la chaleur estivale - elles se mélaient, se déformaient en une danse folle, dans une atmosphère épaisse et écrasante. Les figures transpiraient, étaient couvertes de l'humidité lourde du mois d'août. La peinture était comme malade, elle réfléchissait les traits du soleil, suintant grassement. On aurait cru voir ruisseler de la sueur le long des chevaux immobiles, des carrosses et toupies pétrifiées.

Planté au centre du jardin, le groupe entourait silencieusement le manège, l'enlaçant de ses bras nombreux dans une sorte de ronde antique - antique et rituelle, comme une réminiscence païenne. Les yeux, curieux et amusés, naviguaient le long du carrousel aux dorures abîmées, en interrogeaient la silhouette et les illustrations. Sur le toit, un reptile grisâtre courait éternellement, dont le passage rappelait le sillage à travers l'onde. Il déchirait un fond vert aux herbes hautes, que l'on distinguait difficilement. Quelques tâches faisaient penser aux bourgeons printaniers dont la fraîcheur inattendue illuminait la fresque aux tons éteints. Il semblait que le serpent s'était perdu, dans ce champ aux fleurs si douces - violettes comme le rêve, bleues comme le désir. Le silence, le calme intrigué : le monde et en son milieu, un carrousel abandonné.

La première, elle s'est avancée. Les regards moites enviaient l'audace qui avait brisé le tableau vivant. L'étendue déserte frémissait, un fourmillement à travers l'herbe qui se glissait, serpentait, entre les corps. Tous étaient comme attirés par le mouvement léger, leurs esprits aimantés. Son pied avait doucement caressé la terre humide, se confondant avec le vent : ses gestes avaient pris la forme du souffle,

éthérés malgré la pesanteur terrible. Elle s'avance dans une impulsion unique, une vague parcourant les brins d'herbes - sans s'arrêter, dans une forme d'élasticité merveilleuse et délicate.

Arrivée face au carrousel, isolée devant la machine géante, elle a tendu le bras vers la branche de métal pour se hisser. La plateforme avait perdu sa marche, rouillée et salie par le contact répété de la pluie et de la boue. Mais, bondissant, la voilà en un instant le corps dominant le monde, perché sur le carrousel immobile. Du haut de son abri, elle ferme les yeux pour mieux sentir contre sa peau nue la brise tendre. Derrière ses paupières, un cri se dissimule et éclate - l'urgence de s'unir, de se fondre. Sentiment océanique : disparaître dans l'air salé, se sentir se répandre, s'étaler - la peau qui se délie, se dénoue - se mêler au monde.

Hier, elle avait rendu son regard à l'océan.

Assise sur la roche face à l'eau verte, elle écoute les rires amicaux se perdre dans les gouttelettes, se briser sur les pierres aux reflets bleus. On assiste joyeusement à l'enterrement des couleurs célestes : flamboyantes en leur dernier instant, le feu du ciel tombe dans les flaques nombreuses. Le peintre, du haut de son perchoir aérien, mélange sa gouache : retour au magma initial. Le rouge infernal disparaît doucement, remplacé par le rose d'abord, le gris ensuite. Quelques traces d'aventurines parsemées parmi l'écume, les nuages allant et venant au fil de l'eau. Avant que la brise ne souffle une fois de trop, elle imprime en sa chair les fragrances océaniques et féminines. Le goût du sel contre sa peau, la chaleur de la roche ronde.

Les éclats des voix s'emplissent de la nuit tombée. Quelques mélodies entamées, des chants enivrés et des cris animaux - l'hilarité générale : le bonheur jeune. Elle s'étend sur les rochers - on pose une main sur son front, des lèvres contre ses cheveux - et les sons s'apaisent soudainement, tandis qu'elle s'endort en compagnie de l'océan.

Dans le calme nouveau et l'inconscience naissante, quelques mots frémissent : elle acquiesce, sans les entendre, aimant seulement leur douceur vibrante. Les syllabes, ce sont les vagues qui se heurtent à ses oreilles et qu'elle boit insatiablement.

C'est le grondement des voix qui l'a éveillée. Lascivement, elle se lève et suit la foule de ses amis. Pas loin d'ici, on connaît un endroit : un terrain abandonné, c'est sympa.

Il faut marcher, le long de la route adossée à la plage - un sentier peu fréquenté, au sol clair, sableux, piétiné par quelques rares voyageurs, flânant. Des cyclistes, parfois, qui rejoignent le village voisin. Sans trop savoir où elle va, elle s'engage sur le chemin indécis. Le temps se délie et s'étire, dans cette attente sans horizon. Elle observe le paysage, se mêlant parfois aux conversations fleurissantes. Le délice, c'est la sérénité amusée en compagnie de ces visages familiers. La nature entière semble avoir revêtu ses habits les plus verts, comme un voile déposé délicatement sur le monde. La petite troupe avance, bordée par les dunes et les arbres hauts. Le sable chaud et blanc, brûlant, aveuglant, se mêle aux chevelures blondes et tâche les tissus sombres. Des avancées de la mer, parsemées au bas des collines, colorent plus encore le tableau rêveur. On s'attendrait à voir surgir un cercle de lavandières, une chorale de femmes riantes, séduisant la mer et son souffle, s'emparant, d'un sourire, du voyageur égaré. Ou peut-être, plus loin, entendre le sifflement des villageois des bois, de créatures petites et aussi vertes que le monde. Mais ce n'est que la caresse du vent dans les feuillages mûrs et profonds - susurrement qu'elle croit lui être adressé : c'est le cours d'eau, dans la forêt, qui la désire, la mousse humide qui l'appelle pour se faire couche. Le murmure aérien se glisse sous sa peau et l'habite tout entière. Sa chair, ses os : l'odeur des sous-bois l'enivre immensément.

Alors seulement, pleins du sel des algues et des eaux, ils arrivent face au passage, portail vers le merveilleux. Une allée fine et discrète, au parterre dissimulé par la fraîcheur nouvelle des herbes, couronnée d'arbres serrés. On s'y glisse délicatement, tous se faisant davantage invisibles, et l'on devient paysage : surtout, ne pas interrompre la beauté silencieuse. Les voix se taisent, signe de respect : nous voilà entrés en terre sacrée - ce qui, ici, se passe, est de l'ordre de l'autre. L'autre, c'est la Lune et la tempête, le cri du loup et le chant de la marée - la femme éternelle, aux courbes éternellement rondes. C'est le règne des Morganes aux timbres océaniques, des naïades aux cils longs et purs. Chacun sent, en ce lieu, la solennité de la promesse : je m'engage à épouser le monde.

Les pas suivent le chemin maladroit et obscurci : en son bout, une clairière.

Ça y est, on est arrivés. Le groupe avance, se rassemble autour de l'objet du périple : une machine abandonnée, un manège forain. Témoignages derniers de la présence humaine, les amis se sentent étrangers à ces vestiges pourtant si communs. La trace devenue merveilleuse est lisière : bientôt, le basculement. Sillonnant ce monde au confin, le sursaut de l'étrange n'est qu'une énigme nouvelle, la bordure entre deux mondes. Le vent se lève et se mêle au bruissement des feuilles et des herbes, des herbes hautes caressant les jambes nues des amis. Le murmure de la sève se fait plus véhément, l'odeur du sel ne se distingue plus des effluves de la terre humide, toujours humide en ce bois. Le silence est lourd, pèse sur chacun. Personne n'ose le briser, seulement bouger trop brusquement : il ne faut pas abîmer le tableau - comme un rêve à préserver, lutte pour y demeurer.

Mais la voilà dressée, du haut de son petit corps, sur le carrousel aux milles couleurs. L'océanide blonde, parsemée de tâches ensoleillées, sonde de ses yeux calcédoine le décor auquel elle s'est livrée - auquel elle s'est offerte sur l'autel d'un monde oublié, abîmé. Son visage rond imite la douce cambrure des vagues, ses lèvres sont les rochers sur lesquels on rêve de se percher. Confusion entre l'inerte et son vivant : elle est le paysage dans lequel se déploie le monde. Sa main s'évapore sur les carrosses vides, s'efface au contact des couleurs brisées. Déesse celtique perdue dans cet univers enfantin, elle se met à somnoler en rêvant au monde que cachent ses paupières. De l'autre côté de son regard, c'est la promesse de l'union éternelle, de la confusion des éléments.

Derrière le cheval brun à la robe abîmée, elle aperçoit alors la frontière : un miroir, un miroir qui court tout le long du manège. La crasse accumulée abîme ses reflets, les tâche et les défait, mais, parmi les ombres qu'on y distingue, elle devine le monde qui lui fait dos. Les éclats du soleil attaquent la scène fantastique : la nymphe dévêtue a la clarté de la Lune, la blancheur de ses doigts évoque celle de Séléné. Mais elle ne bouge pas, absorbée par ce qui brille et éblouit. Elle porte la dorure solaire ainsi qu'une parure, un collier aux perles éparpillées sur son corps.

Il y a quelque chose de fantastique dans ce jeu de couleurs, spectacle aux reflets multiples. Les miroirs renvoient les images du groupe, toujours silencieux et immobile, peuple étrange sur la pelouse sans frontières. Le poids de la chaleur déforme les contours et les teintes. Les corps s'allongent et prennent des plis

nouveaux, deviennent reptiliens dans leurs courbes. L'herbe blanchit, les visages deviennent verdoyants : il semblerait que le monde entier se soit accordé pour ne faire qu'un.

Du haut de son trône, elle observe la scène étrange. Son propre reflet se distingue trop de ce fond indifférencié : elle aussi aimerait se défaire de ses contours. Réalisation soudaine : de la violence de n'être que soi. Rivée à sa chair, elle se met à se rêver arbre aux branches immenses. Ses hanches imitent les feuilles bousculées par le vent, sa main parcourt sa peau, à vif : les quelques tissus qui la couvrent lui semblent déjà de trop, il lui faudrait être nue comme l'aurore.

C'est en découvrant le manège forain, le manège à l'allure sinueuse, qu'elle comprend qu'elle aurait dû refuser : refuser, dès son éveil, l'appel silencieux des odeurs, des vents, des couleurs trop vives. Refuser de se perdre dans ce monde sans frontière, dans ce rêve unifié. Elle n'ose pas cligner des yeux : il ne faudrait pas se défaire de l'illusion continue. Elle se souvient du grondement des eaux, du souffle marin. Au confin des possibles, elle ose, pour la première fois, hurler au monde de la prendre.

En s'approchant de l'onde fuyante, elle se sent se déplier lentement, comme s'éveillant d'un sommeil long, douloureux. Ses bras s'étendent, elle déploie son envergure et embrasse l'écume - fougue du premier baiser. Elle goûte avec délice à la salive dentelée, se laisse pénétrer à son contact. De ses mains nouvelles, elle caresse les éclats qui lui parviennent, elle enlace le vent coupé, ciselé, qui la mord et la marque. Ses doigts parcourent le voile épais et humide, sur lequel des perles de sueur dansent et s'entrechoquent. Son souffle s'accorde à celui de la marée, tandis que ses pieds rencontrent l'eau. Les mailles de sa chair se défont au contact de la chaleur marine, du sable mouillé. Elle laisse à sa surface un sillage sombre, creuse son écorce, mais bientôt sa peau ne se distingue plus de la pâleur du sol, et son corps entier s'abandonne à la langue de l'océan. Le ciel, complice, se teinte de noir, et couvre l'impudeur de la lune. Sacrifiant jusqu'à son ventre dans cette étendue sans borne, offrant sa chair froide, violacée, la jeune nymphe s'avance avant de se jeter tout entière, dernière étreinte, entre les griffes salées. Tous ses

membres se laissent baiser, finalement, par la bouche amère, amère et tiède, dont le jus délicat traverse sa peau.

Prise éternellement par les rouleaux écumeux, les vagues cambrent sa fragile figure abandonnée sur le lit des amours marins.